

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***Le livre de seul* de Pierre Billion**  
**Un livre unique**

Yolande Grisé

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grisé, Y. (1984). Compte rendu de [*Le livre de seul* de Pierre Billion : un livre unique]. *Lettres québécoises*, (33), 93–93.

# LE LIVRE DE SEUL,

de Pierre Billon

## UN LIVRE UNIQUE

(Éd. Archambault, Ottawa)

*Le Livre de Seul* est le titre du récent ouvrage de Pierre Billon, paru aux éditions Archambault, sous une couverture aux tons classiques, mais à la touche moderne. Il s'agit d'une oeuvre étonnante, qui s'écarte de la production littéraire actuelle par cette «aura» qui caractérise les méditations nocturnes. Pour rendre justice à cette opportune réflexion moderne sur l'existence du mal, le cadre restreint d'une simple note de lecture ne saurait suffire.

Le texte se présente sous la forme d'un long poème découpé en chapitres, comme dans un roman, et en parties, comme dans une recherche philosophique, le tout baignant dans une atmosphère initiatique. L'écriture s'apparente à la langue de la Bible, notamment à celle des *Livres sapientiaux* et des *Prophètes*.

Le sujet pourrait se résumer ainsi: un homme, haut fonctionnaire dans quelque Ministère des detresses étrangères, que toutes les lignes de la vie engagent vers un avenir politique brillant, voit, d'un coup traître du destin, chavirer brusquement sa vie privée, sa vie professionnelle et sa vie intérieure. Seul devant les calamités qui s'abattent sur lui, seul face aux séductions trompeuses du Monde, seul avec sa révolte rentrée et son désespoir inutile, cet homme se trouve ni plus ni moins aculé à lui-même. Et c'est là, au centre de son coeur à vif et de son esprit ulcéré, qu'il découvre l'unique refuge départi à l'homme sur cette terre: la solitude, qui couve toute véritable grandeur humaine («L'homme seul est mon sanctuaire, l'homme solitaire est ma maison!» (p. 193)); que le souffle de l'esprit lui révèle, enfin, le nom du «plus grand des maux sous le soleil»: la sottise, placée, chez les humains, aux plus hauts sommets, et si chèrement payée («En vérité, je te le dis, le châtiement des sots est la sottise» (p. 194)).

Le lecteur non prévenu risque, peut-être, d'être déconcerté au premier abord de cet ouvrage qui se distingue si grandement des oeuvres précédentes de Pierre Billon.

Déconcerté, premièrement, par l'aspect insolite du titre, qui rappelle le premier des *Livres sapien-*

*tiaux* de l'Écriture, le *Livre de Job*, dont il se fait une sorte d'écho moderne. Peut-on glisser ici qu'on eût préféré qu'à l'exemple de son réputé modèle, l'auteur s'abstînt d'employer l'article pour introduire le titre. Car, tout en amenuisant la dimension poétique à saveur archaïque de l'expression, l'utilisation moderne de l'article perturbe le rapport grammatical établi entre les deux noms. Quoi qu'il en soit, on aura compris que l'identification de qualité attribuée au protagoniste principal, sous la forme substantivée de *Seul*, fait référence à la solitude du sujet en même temps qu'à son originalité, entendue ici au sens d'unicité et d'exemplarité. Toutefois, devant les jeux fortuits de la paronymie, tant prisés en poésie, n'y a-t-il pas lieu de se demander si, dans un tel contexte biblique, le nom de Seul dessert bien l'intention du livre, dans la mesure où ce terme peut égaler l'imagination vers des figures autres et même opposées à celle de Job, juste entre les justes, victime éprouvée de la justice elle-même: on pourrait ainsi songer bien malencontreusement à l'image orgueilleuse et vindicative de Saul, premier roi d'Israël, ou encore au profil intransigeant du Saul frappé sur le chemin de Damas.

Déconcerté, deuxièmement, le lecteur pourrait l'être par la source sacrée dont Pierre Billon «a osé» s'inspirer en ces temps de littérature profane et par le ton prophétique qu'adopte, d'ailleurs avec art, l'auteur de science-fiction. Mais on se rassurera, le souffle poétique qui anime les pages du *Livre de Seul* est soutenu et l'auteur excelle dans la conduite du récit, lequel retient jusqu'à la fin l'attention comme un «suspense»: la complexité du drame épouse avec souplesse l'anxiété et les doutes de Seul, héros déchiré entre le monde d'en haut et le monde d'en bas, enlisé dans le doute comme en des sables mouvants. Quant à la forme poétique empruntée à l'usage des textes bibliques parcourus de songes et de visions où l'homme s'entretient avec son Dieu, elle s'accorde à la gravité de la situation et de propos qui veulent servir un avertissement de taille à l'humanité actuelle, hypnotisée qu'est celle-ci par les éclats néfastes de la matière et la clameur des grands et sourde à la voix qui monte d'elle.

Déconcerté, on l'est, troisièmement, par l'allure étrangement académique qu'endosse une oeuvre poétique à thèse, toute parsemée de références et de notes explicatives, rejetées certes à la fin de l'ouvrage, mais dont la lecture interpelle le lecteur au point de rompre, à la longue, l'incantation du texte.

Déconcerté, enfin, on pourra l'être par cet éloge de la solitude doté inopinément, dans la préface, de la présence d'un tiers!

Outrepassées ces considérations, on peut dire avec certitude que, comme la sagesse dont il relève, *Le Livre de Seul* est d'une haute exigence. Il s'adresse à l'expérience: celle de la vie et celle de la lecture. □

Yolande Grisé

# STATION TRANSIT

de Geneviève Letarte

«Je ne sais pas pourquoi je pars, mais je pars, quand même» (p. 9). Tel est le début de «l'odyssée» que nous présente Geneviève Letarte dans *Station Transit* publié aux Éditions de la pleine lune.

Partir, pour partir, pour oublier, pour chercher, pour se trouver... partir pour exister. «Mon avenir ne sera pas tracé d'avance par des gens que je ne connaîtrai jamais» (p. 25). Entre l'avion Montréal-Paris, le terminus Voyageur de Montréal et Rivière du Loup, la narratrice nous convie à la suivre sans nous poser de questions, à vivre sans réfléchir... à exister tout simplement... à s'approprier du temps, l'oublier pour laisser monter le désir...

Le temps, voilà un des traits marquants de *Station Transit*. À la fois absent et présent, il règle le tempo du roman. Par une suite de longues confidences confiées à un cahier noir, la narratrice nous enveloppe dans son univers de passions tellement plus intéressant que le monde extérieur. «Petites vies bâillantes, grinçantes comme portes des cafés. L'astre est enfin entré dans ma tête pour irradier le cerveau. Je vous vois par le trou de la serrure, fabriquant une sculpture de linge flottant entre les arbres.» (p. 24)

*Station Transit* est aussi une énorme fresque du monde extérieur qui se reflète dans le miroir d'une âme féminine. Celle qui regarde et qui est regardée. Tel l'objectif d'une caméra; elle scrute comme un voyeur les agissements de la narratrice, double d'elle-même. Elle fouille ses pensées les plus intimes, fait ressortir ses ambivalences dans un regard délavé face à tout ce qui n'est pas émotion, spontanéité, sensibilité et sensualité. *Station Transit* est une recherche jusqu'au tréfond de l'âme faisant fi de la superficialité des choses, des êtres. Il s'en dégage une perception très négative mais par-

